

Little boy

Jean-Pierre Savard

Number 7, 2008

Colocataires

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/2465ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Éditions Biscuit Chinois

ISSN

1718-9578 (print)

1920-7840 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Savard, J.-P. (2008). Little boy. *Biscuit Chinois*, (7), 74–81.



Jean-Pierre Savard

Après une enfance disneyenne dans sa contrée charlevoisienne, Jean-Pierre s'est rendu compte que finalement, Montréal est pas si pire que ça. Pour passer le temps, il aime bien parler à ses plantes et haïr Justin Trudeau. Si vous le croisez, payez-lui une bière ou donnez-lui de l'argent, il va être content.

little boy

Tu te réveilles, la tête qui explose. Sous les draps, roulé en boule, tu essaies de te rendormir. Impossible. Chaque pulsation cardiaque résonne comme une bombe dans ta tête, et un mal de cœur se pointe à l'horizon. Tu repenses au documentaire d'hier, à la télé. Tu te sens en ruine, tous tes neurones détruits, tes nerfs coupés gisent partout, de la fumée monte de tes orifices à moitié calcinés. C'est la guerre, le génocide du lendemain de veille. Et tu es la seule victime. Innocente.

La soif t'assaille. Tu vas dans la cuisine te chercher un verre d'eau. En passant devant la porte de la salle de bain, tu remarques un cadavre, allongé par terre, la tête proche de la toilette. C'est Gab. Il est encore plus comateux que toi. Tu souris : ça fait toujours du bien de voir des gens dans un état pire que le sien. Tu cales un verre d'eau, et un autre, et puis un autre, tu as le goût d'en prendre dix mille, mais tu t'arrêtes après trois, t'as plus soif. Tant qu'à être debout, aussi bien manger quelque chose. Tournée rapide du réfrigérateur et du garde-manger : tu es en beau sacrement, il n'y a rien de comestible à l'horizon. Gab a dû avoir un trip-bouffe hier.

— T'as encore tout mangé, osti ! Y reste pu rien ! C'est beau les trips-bouffe où tu manges tout, mais pense à moi,

des fois. En plus, c'est moi qui achète tout. Vas à l'épicerie de temps en temps ! Je suis tanné de payer pour toi... Tu m'écoutes-tu au moins ?

Gab bouge pas, on dirait même qu'il ne respire pas, comme s'il était dans un autre monde. C'est juste la centième fois que tu le menaces. Il est comme un chien qui a été trop battu, ça ne le dérange plus.

— Loser.

Le ventre toujours vide, tu vas faire une deuxième inspection dans la cuisine.

Quelques miettes non identifiées sous le réfrigérateur, elles ne te tentent pas trop. Dans le garde-manger, caché derrière des pots de confitures et de beurre de *peanut* vides, il y a un sac avec quelques biscuits au chocolat. Heureux comme un pauvre qui détient un billet de loterie gagnant, tu ramènes ton trésor dans ta chambre. Les biscuits font leur boulot. Tu n'as plus faim ni soif, mais les explosions continuent dans ta tête. Tout ce qui t'importe, c'est de dormir, dormir comme une marmotte, un ours et une bûche en même temps, le temps de recharger un peu tes batteries.

Tu veux tomber, sombrer dans un grand trou noir, dans cette phase du sommeil, étrange mais agréable, où tout est flou et embrouillé, mais rien à faire, tes yeux restent ronds comme des piasses. Classique. C'est toujours quand on est le plus fatigué qu'on s'endort le moins. À un moment, le plafond devient lassant, aussi bien retourner dans le salon. Il y a encore un cadavre sur le divan. C'est Gab, il a dû s'éccœurer du plancher de céramique. Il aurait pu aller se coucher dans son lit, mais non, il a choisi le divan. Peut-être voulait-il juste être à côté de toi, comme toujours. Ça te donne plus l'impression d'avoir un labrador qu'un colocataire.

Dans une boîte à souliers, sous le divan, il y a du papier à rouler et du pot. Tu te roules un joint ; ça te prend pas

beaucoup de temps, tu es habitué. Une fois le joint parti en fumée, dans l'échelle de l'intelligence, tu te situes entre la carotte et la palourde, et tu es bien. Tu écoutes la télé, immobile, comme si tu ne voulais pas lui faire peur. Juste ton pouce qui bouge, à la vitesse de l'éclair. Incroyable comme tu zappes vite ; tu vas faire de l'arthrite avant trente ans, c'est sûr. Toujours les mêmes émissions qui passent, comme si le monde entier radotait, surtout que tu n'as plus que quatre postes depuis que les crosseurs ont découvert que tu ne payais pas pour le câble.

Tu tombes sur une reprise du documentaire d'hier, sur Hiroshima. Voir tant de cruauté et de désolation te déprime mais ça divertit, et c'est mieux que rien. Alors tu regardes le carnage pour une deuxième fois. Rien n'a changé : le gars n'a toujours pas de peau sur le visage, la mère irradiée continue d'essayer de consoler son bébé mort, qui est encore plus magané qu'elle. Les mêmes images étranges et exotiques repassent encore et toujours. Les mêmes mots aussi : l'avion *Enola Gray*, le pilote Paul Tibbets, et surtout, la bombe *Little Boy*... Parce qu'ils ont poussé le cynisme jusqu'à baptiser leur saleté « P'tit Gars », comme s'ils jouaient dans un carré de sable. Dégueulasse. Pendant ce temps, à côté de toi, Gab est toujours dans le coma.

— T'es pas conscient de la chance que t'as...

Quelqu'un cogne à la porte. Tu ne bouges pas, ça ne te tente pas vraiment d'aller répondre, mais le cave derrière la porte a trouvé la sonnette, et il va finir par la briser à force de sonner comme un débile. Ça finit par te tomber sur les nerfs, alors tu te lèves et vas répondre. Un flo avec un duvet de barbe et un manteau de cuir reste dans le cadre de porte. C'est Fred. Ou peut-être Alex, ou Dan, ou Lafleur, peu importe. Il te dit « Salut ! » comme s'il était ton ami, mais toi, tu t'en fous. Dans ta tête, c'est encore la guerre, alors tu te forces pour être particulièrement bête, tu veux

surtout pas que Fred, ou Alex, ou qui que ce soit d'autre reste une seconde de trop.

— T'en veux combien ?

— Juste un trois-point-cinq.

— Trente piasses. Attends-moi ici.

Tu pars chercher un sac de deux grammes dans la boîte à souliers, sous le divan. Le cave te donne ton argent et repart, content de s'être fait fourrer.

De retour devant la télé, le documentaire se poursuit. On voit des bouteilles, des lunettes, des assiettes, toutes à moitié fondues. Complètement inconscient, Gab ne bouge pas.

— T'sais que t'es déprimant. C'est pas une vie, ça, dormir tout le temps, te saouler et fumer. Tu pourrais t'forcer un peu, faire quelque chose de ta vie...

Tu parles dans le vide, mais au moins, tu as l'impression de faire quelque chose. De toute façon, Gab n'a pas le choix de t'écouter. Même s'il ne le veut pas, il est obligé : il ne peut rien faire pour t'échapper et ça fait bien ton affaire.

La porte sonne encore. C'est trop demander, être tout seul de temps en temps. Le monde entier conspire contre toi, te harcèle. Tu vas quand même répondre, au cas où tu pourrais te faire un autre vingt facile. Mais ce n'est pas un crotté qui veut de la *dope*, c'est ta sœur qui vient faire son tour :

— Salut Max. Ça va ?

Tu ne réponds pas tout de suite, tu ne sais pas si tu vas dire la vérité ou non. Tu décides de mentir :

— Oui. Et toi ?

Elle entre dans le salon, t'examine de la tête aux pieds, comme si elle était docteur. Son regard se pose ensuite sur le cendrier qui déborde, puis sur la table du salon, couverte de bouteilles de bière vides. Et le spectacle habituel commence :

— Tu m'inquiètes, Max. C'est pas une vie, ça. Tu fumes comme une centrale au charbon, tu bois comme dix sans-abri. Tu devrais te trouver un emploi, sortir un peu, voir du monde...

Tu l'écoutes, les yeux fermés.

Quand Sophie a terminé son discours, tu sens que tu dois dire quelque chose, alors tu lui ressorts tes grandes théories :

— Pourquoi travailler comme un esclave, alors que je peux vendre en restant chez moi, tranquille ? Pour l'argent ? Je dois en faire dix fois plus que toi. L'utilité ? Le prestige ? Au moins, je rends les gens heureux, ils oublient un peu leurs problèmes quand ils se gèlent la face avec la *dope* que je leur vends.

Sophie essaie de t'arrêter, mais tu poursuis :

— Le travail, ça permet juste aux gens de répondre à leur besoin naturel de mépriser les autres, de mieux se valoriser en pilant sur leurs collègues, de venger les humiliations subies en humiliant encore plus ceux qui sont sous leurs ordres...

Naturellement, Sophie n'est pas d'accord :

— Tu comprends rien, Max. C'est pas la manière dont tu gagnes ta vie le problème, c'est comment tu vis, tout seul, comme un ermite.

T'as le goût de lui dire que tu n'es pas tout seul, qu'il y a Gab, mais ce serait trop long et trop compliqué, alors tu te fermes. Découragée, elle soupire :

— En tout cas, prends soin de toi, je vais repasser dans trois-quatre jours...

Elle s'en va, c'est pas trop tôt. Gab, lui, ne s'est pas réveillé.

— Heille, la loque, fais-moi de la place !

Tu t'évaches sur le divan, t'arranges pour prendre le plus d'espace possible.

Le documentaire sur Hiroshima est terminé. Deux bœufs shootés aux stéroïdes essaient maintenant de faire croire que leur appareil d'exercice va te donner un cul d'acier en deux semaines, ou argent remis. Ça t'emmerde, alors tu changes de poste. Tu tombes sur un vieux film plate à mourir. À l'autre station, le présentateur météo n'a pas compris qu'on se crisse du temps qu'il fait à Moose Jaw ou à Saint-John. Au dernier poste, il y a un quiz quétaine avec un animateur idiot. Quand il n'y a rien de bon à regarder, tu fermes la télé et tu te roules un autre joint.

À force de fumer, la faim te pogne. Rendu dans la cuisine, tu te rappelles que c'est la famine. Tout est dévasté, pire qu'à Hiroshima. Tu penses que c'est partout le bordel : à la télé, dans le salon, dans la cuisine, dans l'appartement au complet. Mais la faim te tenaille, c'est comme si tu avais un énorme trou à la place du ventre. Tu fais une nouvelle tournée du réfrigérateur et des armoires, mais cette fois, il n'y a plus de biscuits qui traînent, il n'y a plus rien. Tu regardes autour de toi, il n'y a rien non plus. Le documentaire te revient à l'esprit : c'est comme si Little Boy était tombé dans ta cuisine, dans ton appartement, dans ta vie. Autour de toi, c'est le néant. Tu es seul.

Il y a bien Gab, qui est venu se rasseoir près de toi, la tête couchée sur la table, mais Gab, ce n'est pas pareil. Il est là juste pour toi. Il est pire que toi, c'est un con, un raté, un moins que rien, mais tu tiens plus à lui qu'à tous les autres réunis. Tu as toujours faim, tu es fâché et, comme d'habitude, tu peux te défouler sur lui :

— Crisse que tu fais dur, t'as pas de bon sens. Fais quelque chose de ta vie, réveille-toi !

Aucune réaction. De la purée de patates. Alors tu continues à lui dire des vacheries. Tu sais qu'à un moment donné, tu vas peut-être le détruire et tu as peur qu'il disparaisse. Ce serait grave de ne plus avoir Gab à tes côtés. Il te

permet d'avoir quelqu'un à mépriser, d'avoir quelqu'un en dessous de toi dans l'échelle humaine. C'est important, ça. Mais pour l'instant, le ventre vide, tu vas t'asseoir devant la télé. Et Gab te suit.